

ROBERT GORDON WASSON

Le  
Champignon  
divin  
de l'immortalité  
*suivi de*  
Qu'était le SOMA  
des Aryens ?



L'ESPRIT FRAPPEUR



**Robert Gordon Wasson**

**LE CHAMPIGNON DIVIN  
DE L'IMMORTALITÉ**

suivi de

**QU'ÉTAIT LE SOMA  
DES ARYENS ?**

Traduit de l'américain  
par Vincent Bardet

**L'ESPRIT FRAPPEUR**

L'Esprit frappeur n° 63

Robert Gordon Wasson

*Le Champignon divin de l'immortalité*

suivi de *Qu'était le soma des Aryens ?*

Ce texte est extrait de

*La Chair des dieux, L'Usage rituel des plantes psychédéliques*,  
ouvrage dirigé par Peter T. Furst (Éditions du Seuil, 1974).  
Titre original : *Flesh of the Gods : The Ritual Use of Hallucinogens*

Du même auteur

*María Sabina and her Mazatec Mushroom Velada*,  
Harcourt Brace Jovanovich, 1974.

*The Road to Eleusis : Unveiling the Secret of the Mysteries*  
(avec Albert Hofmann et Carl A. P. Ruck),  
Harcourt/Brace/Jovanovich, 1978.

*The Wondrous Mushroom : Mycolatry in Mesoamerica*,  
McGraw-Hill, 1980.

*La Quête de Perséphone*  
(avec Stella Kramrisch, Jonathan Ott et Carl A. P. Ruck),  
Éd. du Léopard, 2000.

L'Esprit frappeur

9, passage Dagorno ~ 75020 Paris

© 1972, Praeger Publishers, Inc.

© 1972, Gordon Wasson.

© 1974, Éditions du Seuil, pour la traduction française.

© 2000, L'Esprit frappeur (NSP), pour la présente édition.

ISBN : 2-84405-103-0

# SOMMAIRE



Le champignon divin de l'immortalité	5
Qu'était le soma des Aryens ?	37



## LE CHAMPIGNON DIVIN DE L'IMMORTALITÉ



**J'**AI SOUVENT RACONTÉ l'histoire de nos incursions dans les montagnes de la Sierra Mazatèque en quête des traces de la survie du culte du champignon sacré. Plutôt que de me répéter ici, je vais prendre un peu de recul sur cet épisode de mon existence – c'est-à-dire tâcher d'exprimer ce qu'à mon sens les champignons psychédéliques mexicains signifient pour nous tous, et la place qu'ils ont peut-être dans l'origine de l'idée religieuse chez les hommes dits primitifs. Il y a de nombreuses années que je ne suis allé dans la Sierra Mazatèque, et l'on me dit que beaucoup de choses ont changé là-bas.

Commençons par le commencement. Ceux qui ne connaissent pas l'histoire seront intéressés à savoir comment ma femme, maintenant décédée, qui était pédiatre, et moi-même, banquier, en vîmes à entreprendre l'étude des champignons. Elle était d'origine russe et, comme ses compatriotes, avait acquis sur les genoux de

sa mère un solide ensemble de connaissances empiriques sur les espèces communes, et conçu pour le monde des champignons un amour qui surprenait les Américains. Comme nous, les Russes aiment la nature – les forêts, les oiseaux et les fleurs sauvages. Mais leur amour des champignons est autre chose, une impulsion irrésistible, une passion qui excède l'entendement. D'une certaine façon, ils aiment aussi les espèces neutres et même vénéneuses. Ils appellent les « mauvais » champignons *paganki*, « petits païens », et ma femme en faisait un massif coloré qu'elle déposait au milieu de la table, sur fond de mousses, de pierres et de morceaux de bois ramassés dans la forêt. De mon côté, de par mon ascendance anglo-saxonne, je ne savais rien des champignons. Je n'en connaissais aucun ; je rejetais ces excroissances un peu répugnantes, ces formes parasitaires, ces manifestations de la décomposition. Avant mon mariage, je n'avais jamais posé les yeux sur un champignon. Bien entendu, chacun de nous deux considérait l'autre comme un peu anormal, ou plus exactement sous-normal, tellement son expérience des champignons était opposée.

Certains diront que cette différence d'attitude psychologique envers les champignons sauvages n'était qu'un différend mineur. Mais ma femme et moi ne pensions pas ainsi, et durant plus de trente ans nous avons consacré



une bonne part de notre temps libre à approfondir cette différence, à l'analyser et à en chercher l'origine. La redécouverte, que nous avons faite, du rôle religieux des champignons psychédéliques au Mexique peut être rattachée à l'exploration de cette différence entre ma femme et moi, entre nos deux peuples, entre la mycophilie et la mycophobie – qui divisent en deux camps les peuples d'origine indo-européenne. Si notre hypothèse était fausse, alors elle a dû être d'une singulière fausseté pour donner les résultats que l'on sait. Pour ma part, je la crois fondée. Grâce aux progrès immenses réalisés dans l'étude du psychisme humain au cours du XX<sup>e</sup> siècle, nous savons de façon sûre que certaines influences, reçues au début de la vie, sont d'une importance déterminante pour toute l'existence. Lorsqu'une telle différence marque les attitudes de tribus et de peuples entiers, lorsqu'elle reste inaltérée tout au long des temps historiques, et en particulier lorsqu'elle oppose un peuple à son voisin, je crois que l'on est alors confronté à un phénomène culturel d'une importance exceptionnelle, dont la cause première ne peut être trouvée qu'à la source de l'expérience culturelle et de l'histoire.

On a souvent remarqué la différence dans l'attitude envers les champignons chez les peuples européens ; certains mycologues anglo-saxons ont fulminé contre le

préjugé de notre race, espérant desserrer son étreinte. Quel vain espoir ! On ne guérit pas un mal profond en appliquant du baume. De notre côté, nous n'avons jamais espéré modifier l'attitude des Anglo-Saxons envers les champignons. Nous considérons cette devinette anthropologique de façon amusée et détachée, certains qu'elle n'est pas près de se modifier ou de disparaître et qu'il y a là un champ de recherches pour les générations à venir.

Notre méthode d'approche était la suivante : chercher partout ce qui se rapportait aux champignons. Nous avons rassemblé les mots signifiant « champignon » et les différentes espèces dans toutes les langues connues. Nous en avons étudié l'étymologie. Parfois nous avons rejeté les étymologies officielles et nous en avons trouvé de nouvelles, comme dans le cas du mot champignon lui-même, ou du mot chanterelle. Nous étions prompts à saisir les métaphores dormant au fond de ces mots, parfois depuis des millénaires. Nous cherchions les champignons dans les proverbes de la vieille Europe, dans les mythes, les légendes et les contes de fées, dans les épopées, les ballades et les événements historiques, dans les lexiques obscènes et scabreux qui échappent d'habitude au savant, dans les écrits des poètes et romanciers. Nous étions sensibles à la valence positive ou négative des termes lexicaux, à leur contenu mycophilique ou mycophob-

bique. Les champignons sont intimement associés aux mouches, aux crapauds, aux coqs, à la foudre : nous étudions plus profondément ces éléments pour saisir l'association réalisée par nos lointains ancêtres. À chacun de nos voyages, nous essayions d'entrer en contact avec des paysans illettrés et de connaître leur savoir sur les champignons – les espèces qu'ils distinguaient et leurs noms, l'usage qu'ils en faisaient, et leur attitude psychologique à l'égard des champignons. Nous nous sommes rendus au Pays basque, en Laponie, en Frise, en Provence, au Japon. Nous avons parcouru les galeries et les musées du monde entier en quête de champignons, nous avons dévoré les ouvrages d'archéologie et d'anthropologie.

Je ne veux pas laisser croire que nous nous aventurons dans tous ces sentiers du savoir sans être guidés. Nous avons largement recours aux spécialistes dans tous les champs particuliers que nous explorions. Lorsque nous cherchions l'étymologie d'un nom de champignon, nous nous mettions toujours en relation avec un linguiste qui connût comme sa poche la langue considérée. Et nous faisons de même dans tous les champs du savoir. J'ai parfois l'impression que tout ce travail fut fait par d'autres que nous, et que nous jouions le rôle de « rapporteurs ». Dès le premier moment où nous entreprîmes de publier les résultats de nos travaux, les gens vinrent vers nous

de tous les horizons sociaux, et en nombre sans cesse croissant, pour nous fournir des données ; et souvent les renseignements apportés par les plus humbles informateurs s'avéraient être de la plus haute valeur, comblant les lacunes de nos argumentations. Nous étions des amateurs, dépourvus de résistances universitaires, libres par là de déterminer l'ampleur et la portée de notre rayon d'action, au mépris des frontières qui compartimentent les rayons du savoir. Nous faisons œuvre de pionniers. Nous connaissons, et nous avons toujours connu, mieux que les critiques, les défauts de notre travail, mais le principal thème de nos recherches, que nous esquissions timidement dans *Les Champignons, la Russie et l'Histoire* (1957), a résisté aux assauts de la critique. Mon récent travail sur *Le Soma* (1968) ouvre une direction de recherche que l'on pourrait qualifier d'ethnomycologique. Si Dieu me prête vie, une série de travaux sera publiée au fil des années qui viennent et, au bout du chemin, probablement, une réédition de notre premier ouvrage, dans une forme remodelée et simplifiée, avec une argumentation plus riche et plus rigoureuse.

Je ne me rappelle plus qui, de ma femme ou de moi, osa le premier formuler, dans les années quarante, l'hypothèse que nos lointains ancêtres, il y a de cela peut-être 6 000 ans, rendaient un culte à un champignon divin.

Nous voyions là la racine du phénomène mycophilie/mycophobie, dont la linguistique et le folklore nous avaient donné tant de preuves. Je ne me souviens pas non plus si nous eûmes cette intuition avant ou après avoir appris le rôle que jouait l'*Amanita muscaria* dans le chamanisme sibérien. Mais notre conjecture paraît moins hardie aujourd'hui qu'elle l'était alors !

Je me souviens fort bien comment nous nous embarquâmes dans notre aventure mexicaine. À l'automne 1952, nous apprîmes que les auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, dans leur description des cultures indiennes du Mexique, rapportaient que certains champignons jouaient un rôle divinatoire dans la religion indigène. À la même époque, nous apprîmes que des objets lithiques précolombiens, affectant la forme d'un champignon, d'environ trente centimètres de hauteur, étaient découverts en nombre croissant dans les hautes terres guatémaltèques. Faute d'un meilleur nom, les archéologues les appelaient « pierres-champignons », mais aucun n'avait fait la relation avec les champignons ou avec les rites décrits par les chroniqueurs du XVI<sup>e</sup> siècle dans la terre voisine du Mexique. Ces pierres étaient une énigme, « pierres-champignons » était une appellation commode, sans plus. Certaines d'entre elles portaient à la base une effigie divine, humaine ou animale, et toutes ces pièces ressem-

blaient vraiment à des champignons. Comme l'enfant qui dit que le roi est nu, nous prîmes la parole pour déclarer que ces prétendues pierres-champignons représentaient *vraiment* des champignons, et qu'elles étaient le symbole d'une religion, exactement comme la Croix du Christ, l'Étoile de Juda ou le Croissant de Mahomet. Si nous avons raison – et les indices s'accumulent en notre faveur – alors le culte indien d'un champignon divin, ce culte de la chair des dieux, comme l'appelaient les Nahua avant la conquête, remonte, archéologiquement parlant, à 500 ou même 1 000 ans avant notre ère. Le culte ancestral du champignon dans les hautes terres maya remonte donc au moins à l'époque de l'apparition de la pierre sculptée en Amérique centrale.

Ainsi découvrons-nous l'existence d'un culte du champignon au centre de l'une des plus anciennes civilisations d'Amérique latine. Les pierres fongiformes sont des objets très finement sculptés. On est tenté d'imaginer des générations de représentations en bois, encore antérieures, du champignon sacré, depuis longtemps retournées à la poussière.

La mycologie, longtemps considérée comme la parente pauvre des sciences naturelles, ne prend-elle pas une dimension nouvelle et complètement inattendue ? La religion a toujours été l'expression des plus hautes facultés

humaines, et l'expérience religieuse a toujours été à la source des réalisations culturelles les plus accomplies. Nous contemplons maintenant l'humble champignon sous une tout autre lumière : ne nous transmet-il pas la noblesse de nos origines, l'ancienneté de notre lignée ?

Il nous restait à découvrir quelles espèces de champignons avaient été adorées, et pourquoi. Fort heureusement, nous pûmes nous appuyer sur l'expérience sur le terrain de quelques prédécesseurs : Blas Pablo Reko, Robert J. Weitlaner, Jean Bassett Johnson, Richard Evans Schultes et Evnise V. Pike. Tous rapportaient que le culte était encore pratiqué dans la Sierra Mazatèque, dans l'État d'Oaxaca. Aussi nous y rendîmes-nous, en 1953. Pour autant que je sache, nous fûmes les premiers étrangers à manger des champignons, les premiers à être invités à participer à une agape de champignons sacrés. Je me propose maintenant de décrire sommairement le culte indien du champignon divin. Ce culte fut pour nous une révélation, au sens véritable de ce mot usé ; pour les Indiens c'est un élément de la vie quotidienne, et c'est aussi le siège du sacré, la demeure du mystère de la Vie.

J'ouvrirai d'abord une parenthèse sur la nature des effets psychiques provoqués par l'ingestion du champignon. Les effets psychédéliques diffèrent autant de ceux

de l'alcool que le jour diffère de la nuit. Nous abordons un sujet que la langue française, et n'importe quelle langue européenne, est bien mal préparée à traiter. Il n'y a pas de mot pour parler de l'état provoqué par le champignon. Nous étions « champignonisés ». Pendant des centaines, peut-être des milliers d'années, on a pensé la modification des états de conscience en termes d'alcoolisation, il faut maintenant briser les barrages édifiés par l'obsession alcoolique. Que nous le voulions ou non, nous sommes confinés dans la demeure étroite de notre vocabulaire quotidien. En usant d'habileté dans le choix de nos mots, nous pouvons élargir des significations admises jusqu'à leur faire couvrir des sentiments et des pensées légèrement différents, mais lorsqu'un état de conscience est totalement nouveau, complètement différent, alors tous les vieux mots échouent. Comment parler de la vision à un aveugle ? L'image est pertinente, parce que l'homme champignonisé manifeste certains des symptômes apparents de l'ivresse. Mais tous les mots décrivant l'état d'ivresse, de l'« intoxication » (c'est-à-dire, littéralement, l'empoisonnement), aux innombrables termes familiers, ces mots sont méprisants et péjoratifs. Il est étonnant que l'homme civilisé moderne trouve un dérivatif à ses inquiétudes dans une drogue envers laquelle il ne témoigne apparemment guère de respect ! Si nous



employons, par analogie, les termes alcooliques, nous déprécions le champignon, et comme nous sommes peu nombreux, à ce jour, à avoir été champignonisés, nous courons le danger de ne pas offrir une image fidèle de l'expérience. Il nous faudrait un vocabulaire spécial pour décrire tous les caractères d'une substance divinisante, et les qualités d'états de conscience radicalement nouveaux.

Les difficultés de communication ont parfois amené des situations cocasses. Deux psychologues, Timothy Leary et Richard Alpert, ont pris le champignon et connu l'expérience dans toute son ampleur, ils ont dès lors cessé d'être considérés comme « objectifs » par leurs pairs. Les gens se divisent en deux catégories : ceux qui ont pris le champignon, et sont disqualifiés par le caractère subjectif de leur expérience, et ceux qui ne l'ont pas pris, et sont disqualifiés par leur totale ignorance du sujet ! Quant à moi, qui suis un simple profane, je suis profondément reconnaissant envers mes amis indiens de m'avoir initié au terrible mystère du champignon. Pour décrire « ce qui se passe », j'utiliserai des mots de tous les jours en tâchant de donner une idée de l'état champignonique. Plus que quiconque, je suis douloureusement conscient de l'inadéquation de mes mots, des mots quels qu'ils soient, pour évoquer cet état de conscience.

Transportons-nous dans les villages indigènes des hautes terres du sud du Mexique. Seule une poignée d'habitants parle et comprend l'espagnol. Les Indiens s'y adonnent à l'alcool, mais pour eux la nature des champignons est d'une essence totalement différente. Comme nous, ils parlent de l'alcool avec une vulgarité de bon aloi, une familiarité dépréciative. Mais des champignons, ils préfèrent ne pas parler, particulièrement devant des inconnus. (Nous sommes dans les années cinquante, les conditions ont changé depuis.) Si l'on est malin, on parlera de quelque chose, d'autre chose.

Ensuite la nuit tombe et l'on est seul dans l'obscurité avec une vieille femme dont on a gagné la confiance ; à la lueur d'une bougie, et en chuchotant, on aborde le sujet. On va savoir comment les champignons sont récoltés sur le flanc de la montagne par une jeune vierge lorsque la nature est caressée par le souffle qui précède et annonce l'aube.

Les champignons sont enveloppés dans des feuilles, soustraits aux regards indiscrets et, dans certains villages, portés d'abord à l'église, où ils demeurent quelque temps sur l'autel, dans une *jícara*, ou calebasse votive. On ne les vend jamais sur la place du marché, on se les passe de main en main selon ce qui a été convenu. Je pourrais m'étendre longuement sur les vocables

utilisés pour les désigner par les divers peuples qui connaissent ces champignons. Avant la conquête, les Nahuatl les appelaient chair des dieux, *teonanacatl*. Ai-je besoin d'attirer l'attention sur un troublant parallélisme, le langage de notre eucharistie : « Prenez et mangez-en tous car ceci est mon corps. » Mais tandis que les catholiques sont livrés à leur foi pour accepter le mystère de la transsubstantiation – c'est-à-dire pour croire que la chair et le sang de Dieu sont présents sous les espèces du pain et du vin –, le champignon des Nahuatl n'a pas besoin de renfort extérieur : celui qui le prend est là pour témoigner du miracle. Chez les Indiens mazatèques, le champignon sacré est appelé *'nti'sitho*. La particule *'nti* exprime le respect et l'affection, *'sitho* signifie « ce qui s'élance ». Notre muletier avait passé sa vie sur les chemins de montagne, il comprenait l'espagnol et pouvait le parler. Nous lui demandâmes pourquoi l'on appelait le champignon « ce qui s'élance ».

Je cite mot pour mot sa réponse saisissante, comme il nous l'a donnée :

*« El honguillo viene por si mismo, no se sabe de donde, como el viento que viene sin saber de donde ni porqué. »*

« Le petit champignon vient de lui-même, nul ne sait d'où, comme nul ne sait d'où vient le vent, ni pourquoi il souffle. »

Lors de notre premier voyage au Mexique, nous nous savions, ma femme et moi, sur le chemin d'un mystère antique et sacré, comme des pèlerins à la recherche du Graal. C'est une telle attitude qui, je crois, nous a valu le couronnement de nos efforts. Tout n'a pas été facile pour autant. Cela fait quatre siècles et demi que le Mexique est gouverné par des hommes d'origine ou, tout au moins, de culture hispanique – ces hommes ne sont jamais entrés dans les vues des Indiens, et l'Église réprouve comme idolâtre la sacralisation du champignon. Les actuels missionnaires protestants sont plus enclins à prêcher la Bible qu'à pénétrer la religion des Indiens. Et la plupart des anthropologues ne valent guère mieux pour ce genre de travail. Cela fait plus de quatre siècles que les Indiens gardent dans leur cœur le secret du champignon divin, à l'abri des profanations du conquérant blanc. De nombreux *curanderos* continuent à assurer le culte, chacun selon ses talents; certains, qui ont atteint un haut degré d'expérience, célèbrent les anciens rites dans des cabanes écartées, devant une minuscule assistance. Avec le temps, ils vont disparaître et, comme leur pays est forcé de s'ouvrir, le culte va s'évanouir. Ces *curanderos*, on ne les atteint pas facilement. Ils ne parlent en général pas l'espagnol. Pour eux, l'acte de célébrer le culte devant des étrangers s'apparente à une profana-

tion. Ils refusent de vous rencontrer, acceptent encore moins de parler des champignons, et sont complètement étrangers à l'idée de célébrer le culte devant vous. Ne pensez pas que ce soit une question d'argent : *No hicimos esto por dinero*. « Nous ne l'avons pas fait pour de l'argent », me dit Guadalupe après que nous eûmes passé la nuit avec sa famille et la *curandera* Maria Sabina. (Pour qui connaît les Mazatèques, cette déclaration naïve est d'autant plus remarquable que l'argent est rare dans la sierra et que les Mazatèques sont réputés pour être un peu avares.) Peut-être vous donnera-t-on les noms de beaucoup de fameux *curanderos*, peut-être même vos messagers arrangeront-ils des rendez-vous, mais vous attendrez et personne ne viendra. Vous les croiserez sur la place du marché, ils vous connaîtront mais vous ne les connaîtrez pas. Le juge de paix peut être l'homme que vous cherchez, vous passerez la journée avec lui sans jamais deviner qu'il est *curandero*.

Après tout, qui agirait différemment ? Quel prêtre célébrera la messe à la seule fin de satisfaire la curiosité d'un païen ? Le *curandero* d'aujourd'hui qui accepte de célébrer le rite pour un étranger, contre monnaie sonnante et trébuchante, est un faussaire et un simoniaque, sa cérémonie ne vaut pas plus que la messe d'un prêtre défroqué. Dans les temps modernes, la religion est

souvent quelque chose de fade et d'étiolé, une activité sociale impliquant une vague éthique de la tiédeur. La religion dans les sociétés « primitives » véhicule la terreur et l'émerveillement, elle est terrible au sens originel de ce mot galvaudé, elle imprègne toute l'existence et culmine dans des cérémonies dont le profane est proscrit. Telle était la cérémonie du *Psilocybe* dans les confins reculés du Mexique.

Les mystères de l'Antiquité nous apparaissent souvent comme les manifestations d'une religion « primitive ». Il y a plus d'un point commun entre notre rite mexicain et les Mystères pratiqués à Éleusis un millénaire avant J.-C. et probablement encore bien plus tôt. En pays mazatèque, la meilleure saison pour « consulter le champignon » est la saison des pluies, de juin à août. On célébrait les Mystères d'Éleusis, rite initiatique et de purification lié aux divinités de la Terre, en septembre ou au début d'octobre, c'est-à-dire à l'époque des champignons en Europe. Un secret git au cœur des Mystères d'Éleusis. Il y est fait de nombreuses allusions dans les textes qui nous restent mais nulle part on ne trouve la clef. Pourtant, des Mystères comme ceux d'Éleusis jouaient un rôle majeur dans la civilisation grecque, et les initiés se comptaient par milliers. Les textes grecs, les fresques de Pompéi nous indiquent que l'initié buvait une potion.

Ensuite, dans les profondeurs de la nuit, il avait des visions, et le lendemain il était encore tellement saisi qu'il avait le sentiment qu'il ne serait plus jamais le même homme. Ce dont il faisait l'expérience était nouveau, surprenant, inaccessible à la conscience rationnelle. Un auteur du deuxième siècle avant notre ère, du nom d'Aristide, entrouvrit un bref instant le rideau en donnant la description fragmentaire que voici :

Éleusis est un haut lieu de toute la Terre et, de toutes les choses divines qui nous entourent, c'est à la fois le plus terrible et le plus lumineux. Nulle part une nouvelle aussi merveilleuse n'a été annoncée, de nulle part n'a jailli une aussi profonde émotion, nulle part l'œil et l'oreille n'ont été autant sollicités.

Et il continue en évoquant les « visions ineffables » qu'il a été donné à d'innombrables générations d'hommes et de femmes de contempler.

Attardons-nous un instant sur cette description. N'est-il pas frappant que les mystères antiques et le rite mexicain s'accompagnent, dans les deux sociétés, d'un déploiement de réticences qui coïncident point par point ? Les paroles d'Aristide conviennent parfaitement à ce qui se passe dans la Sierra Mazatèque. Les Grecs avaient coutume de nommer les champignons « nourriture des dieux » (Βρομα θεων), et Porphyre les appelait « surgeons

des dieux » (τηεοτροπηουσ). Les Grecs de l'époque classique étaient mycophobes. Peut-être, à un moment donné, les Anciens ont-ils jugé qu'il y avait danger à trop tâter de la chair des dieux et ont-ils institué un tabou ? En tout cas, il ne fait aucun doute pour moi que le secret d'Éleusis réside dans une substance psychédélique naturelle. J'aimerais pouvoir affirmer que l'agent était un champignon, et beaucoup d'indices me le suggèrent, mais de nos jours le monde des plantes nous dérobe beaucoup de secrets qui étaient probablement fort bien connus de nos ancêtres illettrés. Les hiérophantes d'Éleusis avaient affaire à des substances naturelles susceptibles d'élargir le champ de la conscience, et il semble qu'ils étaient bien approvisionnés puisque le culte n'a jamais déperî faute de potion magique.

Les révélations murmurées, comme celle d'Aristide sur Éleusis, la terreur et l'émerveillement, la résistance instinctive, tout cela masque et indique à la fois l'expérience psychédélique. Cette résistance mérite d'être examinée attentivement. Je la crois spontanée, surgissant chez l'initié à l'approche du grand Mystère. Elle a prévalu dans tout le monde grec. N'importe qui pouvait devenir un initié, à deux conditions : parler la langue grecque et ne pas être un meurtrier impuni. Même les Slaves pouvaient se présenter aux Mystères. Ainsi, la



résistance n'était-elle pas la règle que s'impose une élite pour protéger un secret de l'accès du profane, comme ce fut le cas chez les Aryens de l'Inde. Certes, on châtiât sévèrement, à Athènes, les transgressions du secret. Alcibiade, un jeune Athénien, populaire, riche et beau, une « star » de la haute société, osa prendre les apparences d'un prêtre d'Éleusis lors d'une fête qu'il donnait chez lui. Un décret lui ôta toute sa fortune. Mais, plus qu'à la loi, force était au silence, à la loi du silence. Je crois que le silence s'imposait de lui-même, il était spontané. Je crois que c'est le même silence que nous avons trouvé chez les Indiens mazatèques lorsque nous leur rendîmes visite en 1953-1955. C'est le silence nu de la confrontation de l'homme avec son visage originel, indicible, vraie lumière dans la nuit éternelle.

Qu'aurions-nous appris si les initiés d'Éleusis avaient été bavards ? Peut-être seulement des détails sur la tenue de l'expérience, tandis que le secret des secrets, l'identité de la substance active, de l'agent psychédélique naturel, serait peut-être restée l'arcane du prêtre, la part de mystère du rite. Selon George Mylonas, le culte d'Éleusis s'est maintenu florissant, sans interruption, pendant deux millénaires. Quel qu'il fût, l'agent psychédélique n'a, apparemment, jamais manqué. Ses effets sur l'initié ressemblent fort à ceux du peyotl, de l'*ololiuqui*, du yagé, ou du *Psilocybe*

(le *teonanacatl* mexicain). Il se peut fort bien que fleurissent dans le bassin méditerranéen des plantes chimiquement parentes des plantes psychédéliques de l'Amérique indienne – et dont les propriétés nous soient maintenant inconnues. À présent, j'ai tendance à croire que le breuvage d'Éleusis ne contenait pas de jus d'amanite tue-mouches de la ceinture forestière eurasiennne, le *soma* des Aryens. L'effet de l'amanite tue-mouches sur l'organisme humain est différent : il y a d'abord une période de somnolence, puis le sujet se sent stimulé pour accomplir des hauts faits physiques que l'on trouve célébrés à la fois en Sibérie et dans les hymnes du *Rig-Véda*. Il n'est pas question de tels effets dans le breuvage d'Éleusis. L'action chimique de la muscarine (principe actif de l'amanite tue-mouches), n'est pas celle de la mescaline (principe actif du peyotl), ou de la psilocybine.

Aujourd'hui où nous luttons sans succès contre l'accoutumance aux drogues dangereuses, voyons comment nos parents « primitifs » maniaient la part de danger inhérente à toute drogue. Chez les Aryens, seuls les brahmanes étaient admis au secret du *soma* ; eux seuls savaient le préparer et l'absorber. De même dans la vallée de l'Ob, en Sibérie, les Vogul avaient édicté un interdit sévère sur l'ingestion de l'amanite tue-mouches : seul le chamane et son aide pouvaient consommer le champi-

gnon en toute sûreté – quiconque d'autre, à s'y risquer, encourait un mortel danger. En Grèce, les initiés ne participaient en principe aux Mystères qu'une seule fois, quoique quelques-uns obtinssent la permission de revenir l'année suivante. Au Mexique, ce sont les chamans (*curanderos*) et leur entourage qui savent quelles plantes ont des effets psychédéliques. Chez les Huicholes, tout le monde connaît *jícuri*, le peyotl, mais le *mara'akáme* (chaman) communique avec l'esprit de la plante et répartit entre les « chasseurs » la « chair du Frère aîné ». Dans le pays mazatèque, les *curanderos* prescrivent la dose à prendre. Tout au long de mes séjours au Mexique, je fus averti que les champignons divins étaient *muy delicados*, « très délicats » à manier, et leur consommation est entourée de toutes sortes de règles et d'interdits, qui changent d'un village à l'autre. Comme je l'ai dit, les Indiens n'abusent jamais des champignons (pas plus qu'ils n'abusent du peyotl ou des autres psychédéliques naturels). Ils considèrent et traitent la plante avec le plus grand respect – n'en prenant (n'en sacrifiant) jamais plus qu'il n'en est exactement besoin. Pendant une session nocturne, le *curandero* (ou la *curandera*) surveille avec sollicitude ceux qui ont pris le breuvage, et il (ou elle) est capable d'agir avec un grand esprit de décision si quelqu'un éprouve le moindre malaise. On

enjoint aux participants de ne quitter la hutte sous aucun prétexte aussi longtemps que la plante fait effet. Il y a toujours une personne (ou deux) qui ne participe pas à l'agape et qui reste prête à intervenir en cas d'irruption extérieure ou de perturbation à l'intérieur de la cabane. Le lendemain, les participants échangent des confidences chuchotées sur les événements de la nuit. Tous ceux qui ont communiqué ensemble se sentent proches les uns des autres, ayant partagé des heures inoubliables.

Il n'est certes pas dans mon propos de laisser entendre que seules les substances psychédéliques – qu'on les trouve dans la nature ou qu'elles soient recomposées en laboratoire – sont porteuses de clairvoyance et d'extase, que seules elles sont le véhicule de la vision et de l'illumination. Tout au long de l'évolution humaine, de nombreux mystiques et de nombreux ascètes (en particulier aux Indes) ont eu des visions, des extases et des révélations fort analogues aux « messages » transmis lors des mystères antiques ou véhiculés par les agapes maya. Je ne suis pas en train de suggérer que saint Jean, à Patmos, a pris de la potion magique avant d'écrire l'Apocalypse, ou que Bouddha doit aux champignons son illumination. Mais les tableaux de l'Apocalypse, comme les visions du futur Bouddha sous son arbre, participent d'états de conscience qui ne sont pas sans évoquer pour

moi l'état « champignonisé ». Je ne prétends pas un instant que Blake avait ingéré des amanites tue-mouches lorsqu'il écrivit sur la « Vision » : « Les prophètes décrivent leur vision comme quelque chose de bien réel, qu'ils ont vu avec leur œil immortel ; il en est de même des apôtres, l'œil de lumière perçoit distinctement les objets. Un Esprit, une Vision ne sont pas, contrairement à ce qu'en pense la philosophie moderne, des phénomènes nébuleux, ou du néant : ce sont des phénomènes qui procèdent d'un degré d'organisation dépassant infiniment les pouvoirs de la nature mortelle. Celui qui ne "voit" pas plus distinctement, plus clairement, plus fortement et plus lumineusement qu'avec son œil mortel, celui-là ne "voit" pas. »

Ces lignes peuvent sembler incompréhensibles à qui ne partage pas la Vision de Blake, ou n'a point pris le champignon. L'avantage du champignon est qu'il permet à tout un chacun (ou presque) d'atteindre les états de conscience d'un Blake ou d'un saint Jean à Patmos, sans avoir à passer par les mêmes austérités. Le champignon, comme toutes les substances psychédéliques naturelles nous permet de voir, plus fortement et plus lumineusement qu'avec notre œil mortel, bien au-delà des horizons de cette vie passagère ; il nous permet de voyager dans le temps, de traverser d'autres niveaux de réalité, de connaître d'autres plans d'existence ; comme disent les

Indiens, il permet de voir Dieu. Quoi d'étonnant à ce que les participants se sentent indissolublement liés à l'agape? Quoi d'étonnant à ce que la personnalité soit éclipsée, dès lors que le corps et l'esprit sont restaurés dans un état natif? Tout ce que l'on voit cette nuit-là baigne dans la clarté de l'origine : le paysage, les maisons, les ustensiles quotidiens, les animaux, tout est calmement irradié par la lumière primordiale ; on dirait que les choses viennent juste d'être fabriquées par le Créateur ! Cette totale nouveauté – on dirait l'aube de la Création – vous submerge et vous enveloppe, vous dissout dans sa beauté inexprimable. Et, naturellement, vous avez le sentiment d'être pris dans un événement, de participer d'une dimension qui transcende infiniment le traintrain de la vie quotidienne. Ici et maintenant, je vois pour la première fois, je vois directement, sans l'aide des yeux mortels.

(Platon nous dit qu'au-delà des apparences éphémères de ce monde illusoire, il y a un monde idéal, le monde des Idées, où les choses existent avec leur visage originel, dans leur forme éternelle. Pendant deux millénaires, les philosophes se sont acharnés à peser et à discuter sa « théorie ». D'où Platon tire-t-il ses conceptions? Pour moi, la chose est claire, comme elle l'était aussi pour ses contemporains. Platon avait bu le breuvage à Éleusis et il avait eu la Vision cette nuit-là.)

Et pendant tout le temps que vous « voyez », la prêtresse chante, elle ne chante pas fort, mais avec autorité. Les Indiens n'ont pas l'habitude de manifester leurs états intérieurs, sauf en des occasions comme celle-ci. Une nuit, ma *curandera* concentra son attention sur son fils âgé de dix-sept ans, qui semblait être retardé mentalement. Elle chanta « sur » lui, et l'on eût cru le chœur tragique de toutes les mères, depuis le commencement des temps, la lamentation de la mère souffrante. Elle chantait sans aucun artifice, sans aucun respect humain dû à la présence d'un étranger, sans résistance ; la nudité de son être atteignait la plénitude de la Mère divine.

Sous l'influence du champignon, le chant prend des accents d'une douceur et d'une tendresse infinies. C'est comme si vous l'entendiez avec l'oreille de votre esprit, avec une écoute pure. Vous êtes assis sur une natte à même le sol, sur un matelas dur – ou peut-être confortablement installé dans votre sac de couchage sur un matelas pneumatique. Il fait noir. Toutes les lumières ont été éteintes. Des braises rougeoient près des pierres du foyer. Un encens se consume dans un tesson de poterie. Tout est calme. La cabane, la chaumière est à l'écart du village. Au cœur de l'obscurité et du silence, la voix plane dans la hutte. Voici qu'elle vient de devant vos pieds. Puis à votre oreille. Et maintenant elle provient

d'une distance infinie. Et puis on dirait qu'elle sort de votre ventre. C'est là un type de perception commun aux champignons. Quiconque se « champignonise » devient familier de ces voyages hors de l'espace et du temps quotidiens. Les Sibériens, par exemple, qui mangent l'*Amanita muscaria* et voyagent magiquement, guidés par le tambour arc-en-ciel de leur chamane. De la même façon, Maria Sabina, ma chamane mazatèque, déclencha un rythme de percussion extrêmement complexe. Avec ses mains, elle se frappait la poitrine, les cuisses, le front, les bras, chaque point du corps rendant un son différent : elle tenait un rythme subtil, modulait la percussion, syncopait même parfois les coups. Votre corps repose dans l'obscurité, lourd comme du plomb, mais on dirait que votre esprit s'envole comme un oiseau, prend son essor au-dessus de la hutte et file à la vitesse de la pensée, voyageant dans le temps et l'espace, libre comme l'eau des rivières ou les nuages dans le ciel, accompagné et guidé par le chant et les percussions du chamane. Ce que vous voyez et ce que vous entendez ne fait qu'un : la musique prend des formes harmonieuses, le son des couleurs brillantes, l'harmonie suscite la vision et la vision est celle de l'harmonie. Musique des sphères. « Nulle part l'œil et l'oreille ne sont autant sollicités. » Et combien la confiance d'un initié d'Éleusis s'apparente-t-elle à l'expérience de Maria



Sabina ! Tous vos sens sont éveillés. Vous allumez une cigarette dans la nuit et vous avez l'impression de fumer pour la première fois. Un peu d'eau dans un bol devient une boisson infiniment plus délicieuse qu'une coupe de champagne.

J'ai écrit autrefois que la personne champignonisée rayonne à travers l'espace/temps tel un œil immatériel, un organe de lumière ; le champignon est l'instrument de la « vision », le canal de l'« autre réalité ». Les cinq sens transcendent les limites du corps, ils se confondent de façon infiniment harmonieuse. Débarrassé de ses scories, le corps devient un pur réceptacle de vibrations. (Vous êtes un étranger, par force, vous recevez les vibrations qui sont autour de vous ; mais les participants, eux, communiquent avec Maria Sabina, dans un dialogue improvisé, d'essence religieuse. Maria Sabina fait jaillir d'eux des réponses spontanées, l'énergie du groupe circule dans une parfaite harmonie, dans le déroulement du chant sacré et des répons. Cette communication est un élément essentiel de l'accomplissement du rite. Pour faire, dans sa plénitude, l'expérience des effets du champignon dans une communauté indienne, il est nécessaire de participer à une telle cérémonie – d'être associé au culte, seul ou avec un ou deux compagnons.) Votre corps est étendu dans l'obscurité. Votre esprit est libre. Vous êtes éveillé comme

vous ne le fûtes jamais. Vous vivez une éternité dans une nuit, vous voyez l'infini dans un grain de sable. Ce que vous voyez et entendez se grave dans votre mémoire, y est gravé à jamais. Enfin vous connaissez l'ineffable, vous savez ce que c'est que l'extase !

L'extase ! L'esprit revient au sens originel du mot. En Grèce, *ekstasis* désigne le vol de l'âme libérée du corps. Y a-t-il un meilleur mot pour parler de l'état champignonisé ? Dans le langage quotidien, pour les gens qui n'en ont pas fait l'expérience, l'extase est de la jouissance, et l'on me demande souvent pourquoi je ne prends pas des champignons toutes les nuits. Mais l'extase n'est pas la jouissance. Dans notre existence quotidienne nous séparons tout en bon ou mauvais, plaisir ou douleur. Il y a une troisième catégorie, qui, pour la plupart d'entre nous, demeure à jamais une inconnue.

Le champignon divin vous introduit dans l'extase. Votre propre esprit est soudain saisi et secoué – comme une cloche – jusqu'à ce qu'il rende un son. Vous avez soudain peur de ne plus jamais retrouver la stabilité de départ. Après tout, n'est-ce pas vous qui allez rester planté sur le seuil terrifiant, ou choisir de passer cette porte de lumière qui s'ouvre dans la nuit ? Lumière divine, il nous faut revenir à la plénitude originelle du mot, à l'expérience nue qu'il désigne. Quelques heures plus tard,

c'est le matin et vous êtes en forme pour vaquer à vos affaires. Mais des activités qui vous paraissaient jusque-là très importantes ne pèsent plus lourd après les événements bouleversants de la nuit ! Si vous en avez la possibilité, vous préférez rester près de la cabane, relire vos notes et échanger avec vos compagnons d'extase des exclamations émerveillées.

Au cours de la période immense de la préhistoire, à un certain stade de l'évolution humaine, un jour vint où nos très lointains ancêtres découvrirent les vertus merveilleuses du champignon et d'autres plantes psychédéliques poussant à l'état sauvage dans la nature. Cette découverte dut être pour eux une véritable révélation, coup de tonnerre dans un ciel bleu, étincelle pour l'âme. Ils conçurent envers ces plantes des sentiments de respect et d'amour infinis, les sentiments les plus hauts que puisse concevoir l'espèce humaine. La plante leur permettait de *voir* ce qui restera toujours caché à un œil mortel. Combien les Grecs avaient raison d'entourer ce Mystère, l'absorption du breuvage, d'une barrière de silence ! Ce qui est pour nous le produit paradoxal de l'industrie chimique du XX<sup>e</sup> siècle, un dérivé de l'ergot de seigle découvert par hasard en laboratoire, par exemple, étaient à leurs yeux un prodigieux mystère, qui fécondait leur poésie, leur philosophie et leur religion. Peut-être qu'avec

toute notre science nous n'avons plus besoin des champignons. Peut-être aussi en avons-nous plus besoin que jamais ! Il est des gens pour s'indigner que la clé d'une expérience religieuse puisse être trouvée dans un vulgaire champignon, dans une substance psychédélique. Il est pourtant vrai que l'expérience de l'élargissement du champ de la conscience reste un prodigieux mystère.

« Ce petit champignon vient de lui-même, nul ne sait d'où, comme nul ne sait d'où vient le vent, ni pourquoi il souffle. »

Une simple plante ouvre les portes, déclenche l'ineffable, amène l'extase. Ce n'est pas la première fois dans l'histoire de l'humanité que les formes les plus humbles de la vie accouchent du divin. Du silex jaillit l'étincelle. Pour déroutante qu'elle soit, la merveille que j'annonce vaut d'être entendue par les hommes.

Combien un helléniste ne donnerait-il pas pour être transporté aux Mystères d'Éleusis, pour s'entretenir avec la prêtresse ? Avec quel respect sacré ne s'avancerait-il pas dans le couloir sombre avant de pénétrer dans la chambre obscure ? Vivant des textes révévés par les scribes durant des millénaires, il serait dans les meilleures dispositions d'esprit pour prendre le breuvage ! Ces rites, ils sont encore pratiqués – et l'on peut y participer. Le culte du champignon divin n'a pas disparu. Les profes-

seurs et les penseurs ne le connaissent point. Il se pratique dans une cahute à l'écart du village, une humble chaumière sans fenêtres, loin des sentiers battus, dans la montagne profonde, au cœur de la Sierra Mazatèque, dans le silence de la nuit, brisé peut-être par l'abolement lointain d'un chien, ou le braiment d'un âne. Comme on est pendant la saison des pluies, il est fort possible que le Mystère soit accompagné de pluies torrentielles et ponctué par les éclats terrifiants de l'orage. Alors, comme vous êtes allongé là, en proie au champignon, à voir la musique et à écouter la Vision, votre esprit éclate avec la foudre, votre âme navigue avec l'éclair, et vous vous rappelez que certains peuples « primitifs » croient que les champignons, les champignons sacrés, sont engendrés par la Foudre d'En-Haut qui vient féconder la tendre Terre-Mère.





## QU'ÉTAIT LE SOMA DES ARYENS ?



**À** LA FIN DU SIÈCLE DERNIER, les milieux cultivés de l'Occident s'enthousiasmèrent à l'annonce de la découverte d'un antique corpus de textes, composé en vers dans un langage parent du nôtre, et remontant au second millénaire avant notre ère. C'était un ensemble de 1 028 hymnes, le *Rig-Véda*, que les brahmanes indiens se transmettaient de bouche à oreille depuis plus de trente siècles. On se mit d'accord sur une traduction, mais la langue védique posait des problèmes épineux. Un groupe de chercheurs prestigieux travailla dur pour rendre ces textes intelligibles. Et, entre 1880 et 1890, des traductions dans les langues européennes commencèrent à paraître. Les hymnes étaient l'expression de la religion d'un peuple qui s'appelait lui-même aryen, et qui avait envahi le nord-ouest du subcontinent indien vers 1600 avant J.-C.

L'une des divinités de la religion était une plante : le *soma*. Cent vingt hymnes sont entièrement consacrés à cette plante, dont ils chantent les vertus merveilleuses.

Et il y est fait référence un peu partout dans le *Rig-Véda*. Comme l'a dit Louis Renou, tout le *Rig-Véda* est en puissance dans les hymnes consacrés au *soma*. Il n'est pas peu surprenant que depuis cette époque personne n'ait su dire de quelle plante il s'agit. En Inde, l'identité de la plante était perdue depuis longtemps à l'arrivée des Occidentaux. En Occident, où l'on entendait parler de *soma* pour la première fois, on formulait de nombreuses hypothèses, mais aucune n'emportait l'adhésion. Entre-temps, l'exploration botanique de l'Inde avait progressé, et les savants étaient fort perplexes en ce qui concernait le *soma* mystérieux. La plante avait-elle disparu ? Avait-elle jamais existé ? Le temps passant, et l'énigme n'étant toujours pas résolue, elle tomba un peu dans l'oubli, et aujourd'hui, à part les lecteurs des *Véda*, personne n'a jamais entendu parler du *soma*. Et encore, ces derniers s'efforcent-ils de colmater leur système en faisant bon marché du *soma*. J'apporte des éléments nouveaux au dossier du *soma* puisque je propose une clé à l'énigme dans un récent ouvrage, *Le soma : champignon divin de l'immortalité*. Je suggère dans ce livre que le *soma* est le champignon que nous connaissons bien sous le nom d'amanite tue-mouches, ou *Amanita muscaria*.

Lorsque je fis connaissance avec le *Rig-Véda*, en 1962, je fus moins dérouté par l'insaisissabilité du *soma* que



par l'impuissance des lettrés à l'identifier. Comment imaginer que des lignées de poètes se soient consacrés à chanter une plante divine sans jamais dans leurs hymnes donner le moindre indice qui nous permettrait de l'identifier? Car ces hymnes venus du fond des âges sont habités par un profond souffle poétique. J'avais la chance de ne pas être encombré par les problèmes de syntaxe et les questions de philologie indo-européenne, mais de connaître un peu les substances psychédéliques naturelles que nous offre la planète.

Je ne m'attarderai pas sur les hypothèses qui font du *soma* une boisson alcoolisée, car elles font violence au texte et sont une projection de l'Occident moderne et alcoolique. Mais je pointerai le fait que dans le texte du *Rig-Véda* il n'est nulle part mention de racines, de feuilles, de fleurs, de fruits ou de graines de *soma*. Le *Rig-Véda* dit même explicitement que le *soma* n'est pas né d'une graine : les dieux ont déposé le germe du *soma*. Les seules plantes qui ne naissent pas d'une graine sont les champignons. Le *soma* demeure dans les hautes montagnes. Cela veut dire que la plante divine ne pousse pas dans les plaines sèches et chaudes de la vallée de l'Indus, mais dans les hauteurs de l'Himalaya et de l'Hindû Kûsh.

L'amanite tue-mouches prend d'abord la forme d'une petite boule de la taille d'un œuf, protégée par une

enveloppe duveteuse. Lorsqu'elle grandit, elle fait éclater son enveloppe, et sa peau rouge, éclatante, apparaît. Des morceaux de l'enveloppe restent sur le chapeau, le parsemant de petites taches blanches. Dans le *Rig-Véda*, les prêtres comparent la plante à une mamelle (*udhan*), éclaboussée par les gouttes de son lait divin (*pávamana*). Arrivée à maturité, l'amanite tue-mouches se tient droite comme une colonne, et les auteurs védiques la désignent à maintes reprises comme « Colonne de l'univers », « Pilier du ciel ». Les *Véda* parlent aussi de la « tête » de la plante (*murdhán*, ou *'sírás*) et de son pied (*am'sú*). Le *soma*, y est-il dit, « se dépouille » de son enveloppe. Il apparaît dans son « vêtement de cérémonie » (*nirmíj*). Les linguistes, qui étaient bien loin de penser au champignon magique, ont toujours supposé que le *nirmíj* était le lait auquel le *pávamana* était mêlé après avoir été extrait de la « mamelle », et c'est bien possible, mais cela n'empêche pas le *nirmíj* d'être aussi le « vêtement » du champignon. Les deux images se renforcent mutuellement. Reste à savoir laquelle est l'image originelle. Les hymnes comparent la peau rouge et brillante de la plante à celle du taureau, l'animal rougeoyant que les prêtres védiques révéraient par-dessus tous les autres animaux, et ils comparent le « vêtement » du *soma*, les fragments laineux qui demeurent sur le chapeau du champignon, à la toison

du bélier. Comment mieux décrire le chapeau de l'amanite tue-mouches, rouge parsemé de taches blanches ?

Les savants ont été déroutés par la strophe où le *soma* est appelé « œil unique », *ékam ási*. La métaphore s'éclaire : au début de son cycle vital, la plante divine dans sa demeure ressemble à un œil solitaire, contemplant l'univers, recevant toutes les vibrations. Le jus du *soma* est exprimé, filtré dans un linge de laine, puis mêlé à de l'eau, du lait et du miel, ou de la tisane d'orge. Le filtre, *pavitra*, est aussi le « véhicule du roi ». Le jus divin, l'ambroisie sainte, descend en effet du ciel le long des rayons solaires. En réponse à la caresse du soleil, la terre s'ouvre et donne naissance à l'ambroisie. Le dieu prend pour demeure une plante radieuse (*hári*), comme les rayons du soleil. Le vêtement de la plante est à la hauteur de la cérémonie.

Une photographie en couleurs de l'amanite tue-mouches explique mieux les métaphores du *Rig-Véda* que les discours les plus savants. Sans cesse les hymnes jouent avec ces images, avec toutes les variations possibles. Je n'ai pas encore trouvé dans le *Rig-Véda* un seul hymne qui soit incompatible avec la solution que je propose, et l'on rencontre au contraire de nombreuses strophes dont les descriptions concordent heureusement avec la figure de notre plante divine. Ces hymnes appellent souvent le *soma* « nombril » (*náhbi*). En Russie, en France, en Turquie,

en Corée, on trouve des appellations pour certains champignons du terroir qui reprennent l'image du nombril. Les hymnes disent que le *soma* est « resplendissant le jour, et la nuit d'une blancheur argentée ». Le jour, l'amanite tue-mouches présente le spectacle féerique de ses couleurs éclatantes, et la nuit les couleurs ternissent tandis que les fragments de l'enveloppe blanche argentée restent seuls visibles à la clarté de la lune.

Je vais maintenant étayer mon argumentation par de solides données, qui convergent. Ces nouvelles données ne sont pas à strictement parler nécessaires à mon propos, mais, à moins d'être récusées, elles sont suffisantes pour prouver que le *soma* n'est autre que l'amanite tue-mouches de la tradition chamanique eurasiennne, et pour suggérer que ce champignon magique peut bien être à la racine de l'expérience religieuse dans toute l'Eurasie aux temps préhistoriques.

L'amanite tue-mouches a une propriété très particulière, unique, si je ne m'abuse, dans le monde végétal : elle contient une substance psychédélique dont le principe actif passe rapidement dans l'urine de ceux qui la consomment. Les aborigènes du Chukotka et du Kamchatka, dans le nord-est de la Sibérie, avaient pris l'habitude de boire l'urine de ceux d'entre eux qui avaient pris de l'amanite tue-mouches. L'urine de celui qui a bu l'urine

du premier buveur garde ces vertus, et il en est de même de l'urine de la troisième, quatrième et même cinquième « génération » de buveurs, les effets du breuvage devenant chaque fois un peu moins forts. Toutes les tribus n'ont pas eu recours à ces pratiques : nous n'avons pas de preuve que les tribus des vallées de l'Ob et de l'Ienisseï, qui consomment l'amanite tue-mouches, en fassent autant. On peut se demander comment ces hommes du Grand Nord ont découvert le pouvoir contenu dans l'urine du mangeur de champignons. On trouvera peut-être la réponse dans le renne. L'existence des tribus nomades sibériennes est intimement liée à celle des grands troupeaux de rennes. Or les rennes sont très friands d'amanites tue-mouches, et ils adorent boire l'urine, en particulier celle des humains. Les rennes sont souvent « défoncés » à l'amanite tue-mouches, n'importe quel éleveur de rennes vous le dira.

Lorsque j'ai lu le *Rig-Véda*, j'étais naturellement à la recherche d'indices concernant la boisson rituelle de l'urine, et je crois en avoir trouvé. Les hymnes étaient composés par des prêtres-chamanes, et chantés par des prêtres-chamanes au cours de rites. Les prêtres étaient naturellement au fait des pratiques culturelles et des singulières vertus du *soma*. Nous pourrions donc tirer les indices d'allusions accidentelles, qui ne sont aucunement desti-

nées aux profanes que nous sommes. On trouve les indices sous forme d'allusions dans un contexte mythique supposé connu. En VIII.4.10, le poète-chamane s'adresse au dieu Indra :

« Comme le Cerf, viens boire ici !  
Boire le *soma*, autant que tu le désires.  
Pissant généreusement jour après jour, ô puissant,  
Tu atteins le zénith de ta force. »

Lorsque nous buvons du thé ou du café, du lait ou du vin, personne ne prétend que nous urinons ensuite du thé, du café, du lait ou du vin. Mais *Indra pisse le soma*, exactement comme fait le chamane du Chukotka. Quant à savoir si l'image du cerf est une réminiscence du long compagnonnage avec le renne, je ne saurais pas en décider ici. Dans une autre strophe (II.34.13), des équidés divins, les Rudras, pissent encore le *soma*. Une chose en tout cas est claire : il n'y a pas de pisse de *soma* sans *soma*. Et comment les prêtres-chamanes auraient-ils pu en faire l'expérience autrement qu'en absorbant le breuvage de *soma* ? Dans le *Rig-Véda* on trouve de nombreuses allusions, certaines empreintes d'une angoisse sacrée, au voyage de *soma* dans le ventre et les entrailles d'Indra. En IX.74.4d, les prêtres « sont prompts à pisser le *soma* à pleines vessies ». C'est là la

traduction de Louis Renou, et, en essence, de Geldner, qui sont parmi les plus grands spécialistes des *Véda*. Je présume que d'autres védistes récuseront une telle lecture du texte, mais, pour moi, je m'en tiens à l'autorité de Geldner et de Renou, qui nous fournissent un nouvel et précieux indice.

Il y a donc deux ou trois allusions directes à l'urine de *soma* dans le *Rig-Véda*, et l'on trouve, sous le vêtement mythologique de rigueur, la confirmation de notre hypothèse. Mais, encore une fois, il ne s'agit aucunement de la révélation d'un mystère, mais bien plutôt d'une allusion accidentelle, comme, au cours d'une conversation, l'allusion à un secret connu de tous. Dans un texte brahmanique, l'histoire dit qu'Indra but tant de *soma* qu'il suait par les oreilles et *pissait abondamment*. Dans le Zed Avesta, Zarathoustra fulmine contre ceux qui utilisent de l'urine dans les sacrifices :

« Quand en finirez-vous avec l'urine dont se servent les prêtres pour enivrer le peuple et le tromper? »

Les Parsis, descendants des zoroastriens, continuent à utiliser l'urine de taureau dans leurs rites, en quantités symboliques. Les manichéens, dont la religion était un surcroît de la religion zoroastrienne, eurent beaucoup d'influence en Chine pendant plusieurs siècles ; on a

retrouvé un rapport officiel récent dans lequel un haut fonctionnaire dénonçait à ses supérieurs les activités des membres de la secte. Au cours de leurs rites, dit-il, ils mangent des *champignons rouges* en quantités excessives, et boivent de l'urine, probablement de l'urine humaine. Enfin, dans le *Mahabharata* on trouve une fable singulière : un *matanga* (le plus humble parmi les humbles) invita le saint homme Uttanka à boire son urine pour éteindre sa soif, le *sadhu* refusa avec indignation, pour apprendre plus tard que Krishna s'était adressé à lui sous les traits du *matanga*, et qu'il avait refusé de l'urine de *soma* ! Ainsi Uttanka gaspilla la chance qui lui était offerte de rejoindre les Immortels.

Si mon interprétation du *Rig-Véda* rencontre des résistances en Occident, il arrive qu'elle suscite d'enthousiastes adhésions en Inde. Une correspondante anglaise m'écrit qu'elle était dans un cercle de femmes indiennes et que l'une d'elles se plaignait que son mari, le *rajah*, fût sous la coupe d'un *sadhu*. Il buvait même l'urine du *sadhu*, disait-elle ! Un ami indien me dit aussi que certains *sadhu* transmettent leurs pouvoirs spirituels de quatre façons : 1. par imposition des mains, 2. en transmettant un *mantram* à leurs disciples, 3. en leur faisant contempler longuement leur *gurû*, 4. en accordant à leurs disciples préférés le privilège de boire leur urine. La tradi-



tion se perpétue, coupée de sa source vivifiante, le *soma*, élixir de vie, breuvage d'immortalité.

Certains esprits sceptiques demandent comment il se fait que le *soma* n'ait été identifié que maintenant, et par un franc-tireur, incapable de déchiffrer seul les *Véda*. Descendant des plaines du Nord, les Indo-Européens exaltent une plante mystérieuse, avec des accents qui nous touchent encore profondément aujourd'hui. Mais voici trois millénaires que la plante est absente et son origine oubliée. Curieusement, les Indiens parurent peu s'en soucier, tandis que les spéculations occidentales sur le sujet ne convainquaient personne, pas même leurs auteurs. Il n'y a pas si longtemps, un nombre croissant de grands esprits s'accordaient à dire qu'il était bien possible que le *soma* ne fût rien d'autre qu'un concept mythologique – une non-plante, en quelque sorte. La nature a horreur du vide et les savants ne supportent pas de lacunes dans leur système.

Si les védistes se sont engagés dans une impasse, comment se fait-il que les botanistes, de leur côté, n'aient pu identifier la plante ?

Les milieux cultivés occidentaux apprirent l'existence du *Rig-Véda* vers la fin du siècle dernier. Mais les hymnes ne pouvaient être lus que par les védistes, une génération de chercheurs de haute volée, qui labouraient une

terre fort éloignée des grands empires de la science occidentale. Les botanistes n'avaient pas accès aux hymnes et, ce qui est pis, ils croyaient y avoir accès. Des traductions étaient publiées, qui étaient lues par les botanistes travaillant sur le terrain en Inde. Mais les traductions de l'époque – de Wilson et Cowell, Griffith, Langlois – n'étaient pas destinées aux savants. Elles représentaient un effort pour faire parvenir au public cultivé le trésor poétique de ces hymnes religieux archaïques composés en Inde dans un langage parent du nôtre. Les traducteurs n'étaient pas des védistes. Leurs traductions évoquent pour nous, le génie en moins, la poésie qu'aimaient tant les « ladies » raffinées de l'ère victorienne. Ces textes sont jolis, ornés, certains diraient plats et ampoulés ; ils donnent un pseudo-sens à tous les passages qui embarrassaient les védistes, et, qui plus est, sont expurgés par leurs auteurs de tout ce qui pourrait choquer la prudence d'une oreille victorienne. Il n'est dès lors pas étonnant que George Watt, le prestigieux botaniste britannique, ait pu dire : « Les descriptions vagues et poétiques du *soma* ne permettent aucune identification scientifique de la plante. »

Ainsi les védistes furent-ils laissés seuls avec l'énigme du *soma*. Ils ne parurent pas s'en soucier et prirent allégrement le fardeau des botanistes, ce à quoi ils étaient rien

moins que préparés. Depuis lors, c'est d'eux que le monde entier attend la clé de l'énigme, clé qu'ils sont bien incapables de fournir. Le Pr Kuiper, de Leyde, a mille fois raison de dire, parlant au nom des védistes, qu'« il ne faut pas sous-estimer la complexité du problème », et que si l'on veut pouvoir identifier le *soma*, il faut probablement s'aventurer fort loin des sentiers battus de la linguistique indo-européenne. Ce que j'ai fait.

Il y avait une difficulté supplémentaire. Les botanistes britanniques en Inde ont réalisé une œuvre de titan en répertoriant la végétation de ce vaste pays dans une série de monographies spécialisées, culminant en un ouvrage encyclopédique, le *Dictionary of the Economic Plants in India*, composé sous la responsabilité de George Watt. Mais ils restèrent confinés aux phanérogames – les plantes porteuses de graines – et négligèrent le monde des champignons. Personne ne pensa que le *soma* pouvait être un champignon. Cela peut paraître étrange mais le peuple anglais, mycophobe, choisit d'ignorer les champignons indiens.

Une observation encore : pour les botanistes, le *soma* présente l'originalité d'appartenir au monde des substances que Louis Lewin, il y a un demi-siècle, nomma *Phantastica*, que l'on appelle encore souvent aujourd'hui hallucinogènes, que les pharmacologues nomment psycho-

tropes ou psychotomimétiques, et que nous préférons qualifier pour notre part de *psychédéliques*. Cela ne fait que quelques dizaines d'années que les substances psychédéliques naturelles sont un champ ouvert à la recherche scientifique. On ne disposait auparavant que de vieux récits de voyages, et de notes prises sur le terrain par les anthropologues, matériaux difficiles à réunir et à collationner.

Beaucoup de gens ont observé que les découvertes dans l'ordre du savoir n'arrivent jamais avant que les temps soient mûrs, et que la possibilité d'une approche nouvelle de l'énigme du *soma* est chose récente. L'heureux mortel à qui échoit la découverte est à la fois un accident et un produit de l'Histoire. Il arrive au bon moment, muni du quantum d'information nécessaire, qu'il tire de l'expérience de diverses disciplines jusque-là étrangères les unes aux autres. Je suis certainement l'une des premières personnes pourvue d'un minimum de connaissance à avoir étudié dans les traductions scientifiques récentes du *Rig-Véda* les passages qui se rapportent au *soma*. Cela fait des décennies que ma femme, aujourd'hui disparue, et moi-même nous sommes intéressés à l'ethnomycologie. Sur la base de ce que nous savions des folklores européens et des étymologies du monde des champignons, nous avons osé, peu après 1940, nous suggérer l'un à

l'autre qu'un champignon avait sans doute été associé à la vie religieuse de nos lointains ancêtres. Lorsque nous apprîmes le rôle joué jusqu'à nos jours par l'amanite tue-mouches dans les rites chamaniques des tribus sibériennes, nous fûmes débordés de joie, car nous trouvions là une première confirmation de notre intuition. Nous étions loin d'imaginer que nous allions faire une découverte plus bouleversante encore.

En 1952, nous fûmes pris par le Mexique, et quelques années plus tard nous révélions au monde entier le rôle joué par le champignon psychédélique *Psilocybe mexicana* dans l'expérience religieuse des Indiens de la Sierra Mazatèque. Grâce à l'aide du Pr Roger Heim, alors directeur du Muséum d'histoire naturelle, plus d'une douzaine d'espèces hallucinogènes furent identifiées pour la première fois. Le Mexique nous donnait une expérience de première main des champignons psychédéliques.

Certains intellectuels britanniques ont disserté à l'envi sur le gouffre qui, de nos jours, sépare dramatiquement l'homme du savant. Pour les ethnobotanistes (et singulièrement pour les ethnomycologues), il n'y a pas séparation. Ils étudient les plantes en savants et, en tant qu'êtres humains, ils étudient le rôle de ces plantes dans la vie quotidienne des peuples et le contenu de leur expérience religieuse. Lorsque je lus le *Rig-Véda*, je fus absolument

certain que les prêtres-chamanes aryens, avec des accents d'un lyrisme poignant, divinisaient l'amanite tue-mouches de la taïga sibérienne, champignon hallucinogène aux vertus psychédéliques.

L'*Amanita muscaria* était l'ingrédient de la potion magique, du breuvage sacré de toute l'Eurasie.

Mais qu'ai-je donc découvert ? Ai-je fait autre chose qu'identifier une plante chantée dans d'antiques hymnes ? Lorsque le poète-chamane védique chantait la strophe la plus fameuse du *Rig-Véda* :

« Nous avons bu le *soma*,  
 nous sommes devenus Immortels,  
 Nous sommes parvenus à la lumière,  
 nous avons trouvé les dieux.  
 Qui peut désormais nous nuire  
 et quel danger nous atteindre  
 Ô *soma* Immortel ! »

il chantait le résumé de la doctrine. Qu'allons-nous en faire ?

Les poètes ont toujours été un peu prophètes. On sent dans cette strophe la circulation de l'énergie du *soma*, l'élargissement du champ de la conscience de celui qui profère, la vibration de l'extase psychédélique. Le chanteur sacré ne compose pas un « compliment » desséché à une plante qu'il n'a ni vue ni connue, pas plus

qu'il ne traite de l'alcool et de l'ivresse. Nous avons affaire à *l'enthousiasme* du poète saisi par le Souffle divin, brûlé par le feu sacré, accédant à la lumière éternelle – la claire lumière. C'est cette énergie « enthousiaste » qui circule dans l'appareil mythique et rituel du *Rig-Véda*. Si nous ne nous sommes pas trompés en chemin, voici l'énigme résolue, le secret dévoilé, le mystère révélé. Nous avons identifié la plante que nos lointains ancêtres considéraient à bon droit comme merveilleuse et sacrée, nous avons rouvert les portes de l'extase.

Daniel H. H. Ingalls, professeur de sanskrit à Harvard, a récemment appuyé ma thèse. Et il écrit :

La grandeur d'une découverte réside dans les découvertes futures qu'elle rend possibles. Pour moi, l'identification du *soma* à un champignon psychédélique fait plus que résoudre une vieille énigme. Je puis me figurer de nombreux chemins qui s'ouvrent à la recherche, sur lesquels on peut s'aventurer, muni de ce nouveau savoir.

Je vais maintenant m'engager sur un tel « chemin de recherche ».

Il est remarquable que l'usage du *soma*, le breuvage à base d'*Amanita muscaria*, se soit maintenu en Sibérie jusqu'à une époque récente, même si c'est sous une forme déclinante, et seulement dans deux zones qui vont en se rétrécissant. À notre époque, on décrit l'usage de l'ama-

nite tue-mouches dans le lointain Chukotka et, à l'autre bout de la Sibérie, dans les vallées de l'Ob et de l'énisseï. Les dénominations de l'amanite tue-mouches dans les diverses tribus, les images, les associations de mots et les étymologies, le rôle joué par le renne et l'urine utilisée comme boisson, la personnification du champignon comme un petit homme, les antiques pétroglyphes – tous ces aspects du culte du champignon magique méritent l'attention. Mais je ne m'y attarderai pas pour en venir à ce qui m'intéresse ici.

Beaucoup de chercheurs étudiant les coutumes et le folklore de la ceinture forestière sibérienne ont remarqué le respect manifesté partout envers le bouleau, un arbre beaucoup plus grand et plus fort que nos bouleaux. Le bouleau est l'arbre par excellence du chamane. Il dresse sa tente autour du tronc d'un bouleau et, durant sa transe, il grimpe à l'arbre et part voyager dans le monde des Esprits. Le folklore sibérien est tout imprégné du bouleau, même là où le culte de l'amanite tue-mouches a été abandonné. Pourquoi le bouleau ? Tous les spécialistes du folklore des peuples de la forêt sibérienne se sont posé la question, mais sans parvenir à la résoudre.

Pour moi, la réponse est claire. Le bouleau est honoré partout où il pousse en Sibérie parce que les amanites



tue-mouches éclosent à son pied. Le champignon pousse en relation mycorhizale avec certains arbres, et l'espèce qu'il préfère est le bouleau. Il pousse aussi au pied des conifères, et ce n'est pas par hasard que le pin vient en second, après le bouleau, dans la dévotion des peuples de Sibérie. Les mycologues connaissent depuis moins d'un siècle le lien unissant l'amanite tue-mouches au bouleau, mais les tribus de Sibérie font la relation depuis des temps immémoriaux. Si les chercheurs n'ont pas réussi à savoir pourquoi le bouleau était l'objet d'un culte, c'est qu'ils n'ont pas posé les bonnes questions. Les indigènes de Chukotka et des vallées de l'Ob et du Lénilisseï n'ont pas donné des informations qu'ils tenaient pour évidentes ; chez eux, même les simples d'esprit savent pourquoi le bouleau est vénéré. Et quant aux mycologues, qui ne peuvent ignorer maintenant la relation unissant le bouleau à l'amanite tue-mouches, ils parlent entre eux, mais jamais *avec* les anthropologues.

Dans son livre *Mythologie de toutes les races*, Uno Holmberg résume pour nous les croyances populaires qui entourent le bouleau. L'esprit du bouleau est une femme d'âge mûr qui apparaît quelquefois des racines ou du tronc de l'arbre en réponse à la prière du fidèle. Elle apparaît jusqu'à la taille, ses yeux fixent gravement le dévot, elle a les cheveux dénoués, les seins nus, les

bras tendus. Elle offre du lait à l'adorateur. Il boit et voit sa force centuplée. Ce conte, répété à l'infini, fait clairement allusion à l'amanite tue-mouches, mais aucune des sources fréquentées par Holmberg ne lui a suggéré cette évidence. Les seins sont-ils autre chose que la mamelle (*udhan*) du *Rig-Véda*, le chapeau lacté de l'amanite ? Dans une variante, l'arbre dispense une « liqueur jaune céleste ». Ne s'agit-il pas du *pávamana* « jaune roux » du *Rig-Véda* ? On trouve de fréquentes références à la Nourriture de vie, l'Eau de vie, le Lac de lait qui gît caché, prêt à être capté, au pied de l'Arbre de vie. L'Arbre est le nombril de la Terre, l'Axis Mundi, le Pilier de l'univers. Voilà le Pilier du ciel, du *Véda* ! L'imagerie est riche en synonymes et en symboles communs. Le Réservoir de « liqueur céleste jaune » est souvent gardé par l'Esprit de la Terre, un Serpent et, planant au-dessus de l'Arbre, il y a un Oiseau fabuleux, capable de s'élever dans l'empyrée, où se réunissent les dieux.

En un mot, je suggère que l'archétype de l'Arbre de vie et celui de la plante magique prirent naissance dans la ceinture forestière de l'Eurasie, l'arbre étant le bouleau majestueux, et la plante l'amanite tue-mouches, le *ponga* des tribus ugriennes. Allons, cette histoire nous est déjà familière par les inscriptions cunéiformes de Sumer et des cultures plus occidentales. Le bouleau n'était plus

là-bas qu'un souvenir, et il est impossible de savoir ce que les mages connaissaient de la plante merveilleuse. Mais le mythe était puissant, il conservait intacte la légende véridique du *soma*, et il survivait dans les peintures, la sculpture, l'écriture sur l'argile. Il ne faut pas oublier que les Sumériens, les Hittites et tous leurs cousins, dont l'histoire n'a pas toujours retenu le nom, descendaient du nord et que dans leurs terres d'origine la plante magique était d'un usage courant. Ils avaient transporté avec eux tous les récits concernant la plante, et s'empressèrent de les graver dans l'argile dès qu'ils eurent inventé l'écriture. C'est une erreur d'attribuer l'origine de ces récits légendaires à la Mésopotamie et au Moyen-Orient sous prétexte que c'est dans l'argile du Croissant fertile qu'ils furent gravés. Gilgamesh, notre plus ancien héros d'épopée, entre dans la littérature à Sumer 3 000 ans avant notre ère, mais il était alors déjà entré dans la légende. C'est lui qui partit à la recherche de la plante merveilleuse, il la trouva en un lieu humide, et tout cela pour que le Serpent, l'Esprit chtonien gardant la plante sacrée, le plus rusé des animaux, la lui dérobe. Les Sémites de Mari et d'ailleurs vivaient intimement mêlés aux Sumériens et reprenaient leurs légendes, comme l'on sait, en y ajoutant parfois une note personnelle. Le Serpent de la Genèse n'est-il pas le même Esprit

de la Terre qu'en Sibérie? L'Arbre de vie n'est-il pas le bouleau légendaire, et le fruit défendu de l'Arbre de vie, qu'est-ce d'autre que le *soma*, l'amanite tue-mouches, la chair du dieu? Les Aryens débarquèrent tardivement sur la scène de l'Histoire, mais ils apportaient dans leurs bagages la plante miraculeuse, et ils nous léguaient les étonnants, les bouleversants poèmes connus sous le nom de *Rig-Véda*.

Si ma lecture des traditions est exacte, le *soma* du *Rig-Véda* fait partie de la préhistoire et de l'histoire religieuse de l'Occident. Son rôle dans l'histoire culturelle de l'humanité remonte peut-être extrêmement loin, à l'époque primordiale où nos ancêtres vivaient en communion avec le bouleau et les champignons, jusqu'aux temps reculés du paléolithique. Nous avons ici un réseau de croyances interdépendantes – sur toute la surface du continent eurasiatique – qui s'alimentent à la même source.



## BIBLIOGRAPHIE



ALLEGRO, John, *The Sacred Mushroom and the Cross*, Doubleday, New York, 1970.

BENÍTEZ, Fernando, *Les Champignons hallucinants*, Éd. du Lézard, Paris, 1995.

BORHEGYI, S. A. de, "Miniature mushroom stones from Guatemala", *American Antiquity*, XXVI, 1961, pp. 498-504.

BROSSE, Jacques, *Mahabalipuram, tout le monde descend*, Fayard, Paris, 1973.

CASTANEDA, Carlos, *Voir, les enseignements d'un sorcier Yaqui*, Gallimard, Paris, 1973.

DAY, Jane S. (ed.), *Anciennes Traditions, chamanisme en Asie centrale et en Amérique*, Éd. du Rocher, Monaco, 1999.

FURST, Peter T., *Mushrooms*, Chelsea House Publications, 1986.

HARNER, Michael, *Hallucinogènes et chamanisme*, Georg éd., Lausanne, 1997.

SABINA, Maria, *La Sage aux champignons sacrés*, propos recueillis par Alvaro Estrada, Éd. du Seuil, Paris, 1994.

MICHAUX, Henri, *Le Corps halluciné*, Synthelabo, Paris, 1999.

RUDGLEY, Richard (ed.), *The Encyclopedia of Psychoactive Substances*, Little, Brown and Company, 1998.

SOLIER, René de, *Curandera, les champignons hallucinogènes*, Pauvert, Paris, 1965.

WASSON, Robert Gordon, "The hallucinogenic fungi of Mexico : an inquiry into the origin of religious ideas among primitive peoples", *Botanical Museum Leaflets*, XIX, 7, Harvard University, 1961, pp. 137-162.

— "The hallucinogenic mushrooms of Mexico and psilocybin : a bibliography", *Ibid.*, XX, 1963a, pp. 25-73.

— "The divine mushroom : primitive religion and hallucinatory agents", *Proceedings of the American Philosophical Society*, CII, 1958, pp. 221-223.

— *La Quête de Perséphone*, Éd. du Lézard, 2000.



**Robert Gordon Wasson**, banquier de profession, est aussi un éminent ethnomycologue. En 1953, il est le premier occidental à tester le teonanàcatl. Indépendant de toute institution, ses recherches sur le rôle historique et culturel des champignons psychédéliques au Mexique et dans l'Ancien Monde lui ont valu une réputation académique internationale.